

Poul Anderson

Le Prince-Marchand

La Hanse galactique T.1



Poul Anderson

Le Prince-Marchand

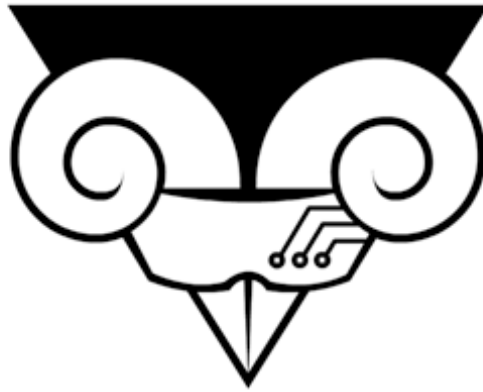
- La Hanse galactique T.1 -

Ouvrage publié sous la direction de
Jean-Daniel Brèque & Olivier Girard



Le Béliâl' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliâl', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme e.belial.fr ou chez votre libraire numérique préféré.



e-Bélial'

« Marge bénéficiaire » (« Margin of Profit »), ©1956 by Street & Smith Publications. Revised version © 1978, by Poul Anderson.

« Un homme qui compte » (« The Man Who Counts », © 1958, by Street & Smith Publications. Version abrégée, sous le titre *War of the Wing-Men*, © 1958, by Ace Books. Première édition, sous le titre *Le Peuple du vent : Temps futurs*, 1983.

Postface à la seconde édition de *The Man Who Counts*, © 1978, by Poul Anderson.

« A Chronology of Technic Civilization », © 2008, by Sandra Miesel.

© 2016, le Bélial', pour la présente édition

Couverture © 2016, Nicolas Fructus

ISBN : 978-2-84344-754-9

Parution : mai 2016

Version : 1.0 — 18/03/2016

Avant-propos

Avec ce volume, le Béliat' entame un cycle auquel Poul Anderson (1926-2001) aura consacré plus de trente ans de sa carrière — un cycle, ou plutôt deux cycles qui n'en font qu'un, comme nous le verrons ci-dessous.

C'est dans le numéro d'*Astounding Science Fiction* daté de septembre 1956 qu'apparaît un de ses personnages les plus populaires, Nicholas van Rijn, le prince-marchand, directeur de la Compagnie solaire des épices et liqueurs, héros falstaffien amateur de bonne chère, de tabac, de jolies femmes et de musique, beaucoup plus à l'aise aux commandes d'un voilier ou d'un astronef que derrière un bureau, même si son grand âge et sa corpulence le condamnent plus ou moins à l'inactivité — du moins le prétend-il.

Si Anderson a choisi de concevoir un tel héros, c'était en partie, comme il l'explique dans ce livre, pour renverser les conventions du *space opera*, où c'est le plus souvent un mésomorphe blond aux yeux bleus qui occupe le devant de la scène : dans nombre des récits composant le cycle de « La Hanse galactique », la valeur d'un individu se mesure à son courage, à son intelligence et à son esprit d'initiative — et au diable son apparence physique et son patrimoine génétique.

Après cette entrée en fanfare, van Rijn revint faire un tour de piste dans *Astounding* deux ans plus tard, sur une distance plus longue cette fois, dans un roman typique de la manière de l'auteur à cette époque : dense, ramassé et nerveux, et riche par ailleurs d'un soubassement scientifique rigoureux. Vous le lirez également dans le présent volume.

Mais il fallut attendre trois ans pour revoir le prince-marchand au sommaire de la revue dirigée par John W. Campbell. Sauf que...

Durant les années 1950, Poul Anderson animait simultanément plusieurs cycles. S'il avait renoncé à celui de la Ligue psychotechnique — l'actualité ayant rattrapé son Histoire du futur —, il continuait de rapporter les exploits de la Patrouille du temps et ceux de Dominic Flandry, l'agent de l'Empire terrien. Or, c'est dans un récit consacré à ce dernier que l'on vit van Rijn montrer le bout de son nez. Flandry, coincé sur une planète colonisée par des Malais et des Indonésiens, est obligé de se faire conteur sur la place du marché, et s'il régale son auditoire, c'est avec des histoires de son cru et non celles, sans cesse rabâchées, du « polesotechnarque van Rijn¹ ».

Comme l'expliquait l'auteur en 1985 : « *J'avais écrit quelques récits consacrés à van Rijn, et quelques autres ayant Flandry pour héros, lorsque j'ai envisagé, un peu pour m'amuser, de les insérer dans une même chronologie. Ce n'est que petit à petit que j'ai ressenti le besoin d'une structure plus solide, et plusieurs années se sont écoulées avant que mon intérêt pour l'analyse et la philosophie de l'Histoire me conduise à donner à l'ensemble la forme qui est actuellement la sienne².* »

Dominic Flandry était apparu dès 1951, dans une revue de science-fiction fort différente d'*Astounding : Planet Stories*, le dernier des grands pulps flamboyants, où les aventures de cet espion galactique — précurseur et non imitation de James Bond — ne déparaient pas. À partir du moment où les deux personnages étaient clairement apparentés, il devenait nécessaire à l'auteur d'unifier à la fois le style et la teneur des récits qu'il leur consacrait.

En simplifiant un peu le propos, on peut avancer que le cycle de « La Hanse galactique », d'une part, et celui de l'Empire terrien, d'autre part, racontent plus ou moins la même histoire, celle de l'ascension et de la chute d'une civilisation. Mais si le Commonwealth et l'Empire souffrent en grande partie des mêmes maux — inhérents à la nature humaine, semble croire Anderson : « *l'Humanité est destinée à posséder une technologie et une puissance de plus en plus considérables mais [...], malgré*

¹ « Le Fléau des maîtres » (« The Plague of Masters », 1960), in *Agent de l'Empire terrien*, L'Atalante — voir la Chronologie en fin de volume. (Sauf mention contraire, toutes les notes sont de l'éditeur.)

² Lettre à Sean M. Brooks, 21 juin 1985.

cela, elle est aussi destinée à refaire sans cesse les mêmes vieilles erreurs, avec les mêmes conséquences³ » —, leurs destinées diffèrent autant que les causes desdites erreurs.

Par ailleurs, les deux cycles en question ne se sont pas construits de la même façon : si Anderson a rédigé celui de « La Hanse galactique » en suivant plus ou moins l'ordre chronologique interne, le cycle de l'Empire terrien a été élaboré dans le désordre le plus total : lorsqu'il écrit les premières aventures de Dominic Flandry durant les années 1950, il nous le présente comme un homme d'une trentaine d'années. Ce n'est que par la suite, quand il éprouvera le besoin de consolider son œuvre, qu'il nous éclairera sur la jeunesse de Flandry, puis nous le montrera vieillissant, œuvrant désormais en coulisse pour faire reculer l'avènement de la Longue Nuit.

Par ailleurs, il découvrira les théories de John K. Hord, un historien autodidacte affirmant que l'évolution des empires a tendance à parcourir le même cycle, ce qui l'amènera à accroître encore la complexité de sa construction romanesque.

Tout en restant flou sur le proche futur, Anderson commence par supposer qu'une humanité relativement pacifiée s'agrège durant le XXI^e siècle à une civilisation globale fondée sur la technologie — la « Civilisation technique », qui donne son nom à l'ensemble du cycle —, laquelle va se développer dans l'entièreté du système solaire. Vénus et Mars sont terraformées, pas toujours de façon heureuse. C'est au XXII^e siècle que l'on découvre un mode de propulsion interstellaire et que se forme un Commonwealth de l'humanité. Au fil des siècles suivants, plusieurs planètes habitables sont colonisées, notamment Hermès, Énée, Altai, Vixen et Dennitza — planètes dont la population est assez souvent homogène sur le plan ethnique —, en même temps que sont découverts d'autres mondes abritant des sophontes⁴, c'est-à-dire des extraterrestres doués de conscience. Deux d'entre eux méritent d'être cités : Ythri, dont

³ Entretien accordé à Charles Moreau et Richard D. Nolane, in *Les Abîmes angoissants de Poul Anderson*, Casterman, 1982. Repris dans *Bifrost* n°75, juillet 2014, consacré en grande partie à la vie et à l'œuvre de Poul Anderson.

⁴ Ce mot, comme bien des néologismes andersoniens, a été forgé par Karen Anderson.

les habitants ailés se caractérisent par un farouche esprit d'indépendance, et Merséia, sur lequel nous reviendrons bien évidemment.

À mesure que l'humanité étend son domaine dans l'espace interstellaire, les conditions économiques prévalant dans le Commonwealth deviennent proches de celles de l'Europe de l'ère des explorateurs. Au XXIII^e siècle, les négociants interstellaires forment une alliance, la Ligue polesotechnique⁵, qui ressemble à bien des égards à la Hanse qui domina l'Europe aux XIII^e et XIV^e siècles.

Nicholas van Rijn naît en 2376. Ce prince-marchand, comme nous l'avons dit, est sans doute le plus populaire des personnages de son auteur ; celui-ci n'était pas peu fier que les récits le mettant en scène soient étudiés dans les écoles de commerce ! C'est un homme d'affaires avisé, madré même, qui, même lorsqu'il n'est plus de la première jeunesse, n'hésite pas à s'embarquer dans un astronef pour aller explorer les marches de l'espace humain à la recherche d'un honnête bénéfice.

En même temps qu'il développait Nicholas van Rijn dans une série de nouvelles parues à la fin des années 1950, Anderson lui donnait un fils spirituel en la personne de David Falkayn, qui partagera avec lui la vedette d'*Aux comptoirs du cosmos*, le deuxième volume de « La Hanse galactique ». Cadet d'Hermès comme on était jadis cadet de Gascogne, apprenti marchand au service de la Compagnie solaire des épices et liqueurs, il se distingue à deux reprises, ce qui attire sur lui l'attention de van Rijn. Il se voit alors confier une mission de confiance : assisté de deux sophontes, Chee Lan, originaire de Cynthia, dont l'aspect rappelle celui d'un chat, et Adzel, originaire de Woden, gigantesque saurien centauroïde converti au bouddhisme, Falkayn va explorer des territoires encore inconnus pour y trouver de nouveaux marchés. *Les Coureurs d'étoiles*, troisième volume de « La Hanse galactique », se concentrera en grande partie sur ce trio et s'achèvera sur une mission lourde de conséquences, puisqu'elle verra nos héros en butte à l'hostilité d'une civilisation nouvellement découverte, celle des Merséiens.

Peu à peu, la civilisation des princes-marchands va se scléroser, se pervertir. En 2400, déjà, s'était tenu le Conseil de Hiawatha, à l'issue duquel les plus puissants des princes-marchands avaient formé un cartel. La libre entreprise dégénère en une série d'alliances monopolistiques, les

⁵ Mot forgé par Karen Anderson à partir de deux racines grecques et que l'on pourrait traduire par « talent pour le négoce ».

patrons qui se méfiaient tant du gouvernement deviennent des ploutocrates. Le Commonwealth n'en est que plus vulnérable aux menaces extérieures, et dans *Le Monde de Satan*⁶, qui formera le plus gros de notre quatrième volume, David Falkayn se retrouvera asservi par les factotums d'une énigmatique civilisation extraterrestre, attirée par une planète riche en minéraux.

Falkayn découvrira par la suite une planète vagabonde au potentiel similaire, mais il décidera de garder son existence secrète afin qu'elle puisse être exploitée par un consortium de laissés-pour-compte du Commonwealth. Malheureusement, le secret sera éventé et Mirkheim deviendra l'enjeu d'une crise interstellaire, un conflit larvé opposant la Terre, rongée par ses luttes intestines, le grand-duché d'Hermès et les Baburites, des extraterrestres vivant sur une géante gazeuse. À la conclusion du *Crépuscule de la Hanse*, notre cinquième volume, van Rijn, Falkayn, Chee Lan et Adzel ne peuvent que dresser un amer constat : l'âge d'or des princes-marchands est révolu, et peut-être est-ce la fin du Commonwealth.

Falkayn et son épouse Cora, la petite-fille préférée de van Rijn, fondent alors une nouvelle société sur la planète Avalon, un monde où cohabitent humains et Ythriens. Peu après, la Ligue polesotechnique est dissoute et survient alors la fin de la civilisation terrienne. Attaquée de toutes parts par des Barbares équipés d'astronefs, la Terre succombe et il faudra un leader audacieux, Manuel Argos, pour redresser la situation. Comme bien d'autres chefs de guerre avant lui, il se proclame empereur afin d'assurer l'unité de l'espèce humaine. L'Empire terrien est né. Nous sommes au XXVIII^e siècle.

Mais ceci est une autre histoire...

Comme nous l'avons écrit plus haut, ce cycle de la « Hanse galactique » a été plus ou moins rédigé dans l'ordre chronologique, et il offre un exemple éloquent du traitement andersonien du thème de l'entropie. Entre les premiers exploits de Nicholas van Rijn, qui tiennent parfois de la grosse farce, et ce sombre opéra qu'est *Mirkheim* (1977), quel chemin parcouru ! Anderson fait sienne la célèbre phrase de Paul Valéry, « *Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous*

⁶ *Satan's World* (1969).

sommes mortelles », et nous décrit la lente agonie d'un monde, une agonie dont il semble prendre conscience à mesure de l'avancement de son cycle.

Falkayn comme Flandry ont cependant compris la même chose : toute société humaine croissant de façon incontrôlée ne peut que s'effondrer sur elle-même. Dans toutes ses œuvres, Anderson défend des petites structures : famille, lignée, tribu, nation de taille modeste. L'Empire terrien est grandiose, mais il est forcément malade, et il finit par rejoindre son modèle, Byzance, dans les poubelles de l'Histoire. Avant lui, le Commonwealth, qui aura répandu la civilisation dans une partie de la galaxie, connaît le même sort.

Mais tout comme Dominic Flandry, dont plusieurs siècles le séparent, David Falkayn — ce n'est pas un hasard s'ils ont les mêmes initiales — aura semé des graines pour l'avenir. La fondation d'Avalon, première planète habitée par deux sophontes différents, les humains et les Ythriens, est un événement crucial, et c'est ce monde qui, peut-être, saura le mieux résister aux visées hégémoniques de l'Empire terrien.

Nombre de commentateurs l'ont souligné, il était particulièrement difficile du vivant de l'auteur de se faire une idée de l'envergure de ce cycle, tant il se montrait peu soucieux d'en favoriser une édition ordonnée. Là où de grands cycles comparables, comme ceux de Robert A. Heinlein, Isaac Asimov et Cordwainer Smith, ont très tôt bénéficié d'intégrales raisonnées, il fallait pour rassembler les pièces du puzzle andersonien consulter quantité d'éditions disparates. Par ailleurs, il arrivait souvent à notre auteur de corriger ou de réécrire tel ou tel texte à l'occasion d'une réédition — c'est le cas de ceux qui figurent dans ce volume —, ce qui accroissait encore la perplexité du lecteur.

Tout cela a changé en 2008, lorsque Baen Books a publié le premier volume d'une intégrale qui devait en compter sept, dirigée par Hank Davis et bénéficiant de la collaboration de Sandra Miesel, la plus grande spécialiste de l'œuvre d'Anderson, qui s'efforçait depuis longtemps de débrouiller l'écheveau de ses publications. C'est cette édition qui nous a servi de référence pour l'élaboration de la nôtre, et nous remercions Sandra Miesel de nous avoir autorisé à reproduire sa chronologie, qui sera enrichie à mesure de nos publications.

Dans le temps ou dans l'espace, l'aventure n'est pas finie...

Jean-Daniel Brèque,
2015

Marge bénéficiaire

nouvelle traduite l'anglais (US) par Jean-Daniel Brèque

C'ETAIT UN ANACHRONISME d'avoir une réceptionniste humaine dans ce bureau de plastique lumineux, au milieu de machines qui se parlaient en clignotant entre des colonnes de jade disparaissant dans des hauteurs obscures... mais un anachronisme des plus agréable quand on considérait les longues jambes et les cheveux d'un roux flamboyant de la réceptionniste. Le capitaine Torres se planta devant elle et déclina son identité. Comme il parcourait du regard ses galbes somptueux, il tomba en arrêt devant le pistolet à fléchettes passé à sa ceinture.

« Bonjour, messire, dit-elle en souriant. Je vais voir si le libre sieur van Rijn peut vous recevoir. » Elle alluma un intercom ; il en jaillit un juron de trois mégavolts d'intensité. « Non, il est toujours en conférence audiovisio. Voulez-vous vous asseoir ? »

Avant qu'elle ait éteint l'intercom, Torres put saisir quelques mots : « ... soit il nous accorde des droits exclusifs, soit on lui mitonne un embargo, *ja*, et même un petit blocus s'il insiste. Par le pot de chambre de Satan, mais pour qui se prennent ces petits despotes planétaires ? Hockey, son armée compte un million de soldats. Dites-lui de les prendre tous, avec leurs flingues et leurs bottes à clous, et de se les carrer dans... »
Clic.

Torres se drapa dans sa cape et s'assit, posant sur l'un des genoux de son pantalon blanc l'une de ses bottes impeccablement lustrées. Il se sentait mal à l'aise, à la fois tout nu et habillé comme un clown. La tenue d'apparat d'un maître de loge de la Fraternité fédérée des Astronautes n'avait rien à voir avec la combi qu'il portait à son bord ou dans les tavernes des rampants. Et les gardes en faction dans le vestibule, un kilomètre plus bas, avaient non seulement vérifié son identité et son empreinte rétinienne, mais lui avaient en outre confisqué son arme de poing.

Au diable Nicholas van Rijn, et la Ligue polesotechnique avec lui ! Par tous les saints, qu'on le parachute à poil sur Pluton !

Certes, un prince-marchand devait se garder des kidnappeurs et des assassins, quoique van Rijn ait la réputation de savoir se servir d'un flingue. Néanmoins, il n'était guère poli d'armer sa réceptionniste.

Torres se demanda distraitement si elle faisait partie des maîtresses de ce vieux brigand. Peut-être pas. Cependant, compte tenu du conflit actuel entre son employeur — et donc, par extension, la Ligue tout entière — et la Fraternité, elle ne pouvait que repousser ses avances ; son contrat de travail comportait sûrement une clause de loyauté personnelle. Il se tourna vers l’emblème de la Ligue qui ornait le mur derrière elle, un soleil doré paré de bijoux dessinant un halo à une antique fusée, légendé de la devise : *Tout le trafic souhaité*. Ce qui pouvait s’interpréter de deux façons différentes, songea-t-il avec quelque aigreur. Au-dessous, on trouvait la raison sociale de l’entreprise, la Compagnie solaire des épices et liqueurs.

La fille ralluma l’intercom et n’entendit qu’une longue bordée de jurons obscènes. « Vous pouvez entrer, je vous prie », dit-elle, et, s’adressant à son patron : « Le maître de loge capitaine Torres, messire, pour son rendez-vous. »

L’astro se leva et franchit la porte intérieure. Sur son visage hâlé, ses traits étaient tendus. Cela s’annonçait pour lui comme une nouvelle expérience : une rencontre avec le big boss. Dix ans avaient passé depuis qu’il se sentait parfois obligé de donner du « messire » ou du « madame » à ses semblables.

Le bureau était immense et l’un de ses murs, entièrement transparent, s’ouvrait sur un panorama vertigineux : les tours de Djakarta, une profusion verdoyante de jardins tropicaux, l’éclat doré de la mer de Java. Sur les autres, Torres découvrit le plus grand datacom qu’il ait jamais vu, des étagères emplies de curiosités extraterrestres et, à son grand étonnement, un bon millier de livres en papier, dont la splendide reliure plein cuir affichait des signes d’usage. En dépit de sa surface conséquente, le bureau était surchargé à un niveau approchant le maximum entropique. L’objet le plus remarquable qu’on y trouvait était une statuette de saint Dismas, sculptée dans une racine des sables martienne. Les ventilateurs étaient impuissants à dissiper l’âcre parfum du tabac.

Le nouveau venu salua comme à la parade. « Maître de loge capitaine Rafael Torres, s’exprimant au nom de la Fraternité. Bonjour, messire. »

Van Rijn grogna. C’était un colosse, deux mètres de haut et plus que large en proportion. Son triple menton et sa bedaine ne le faisaient nullement paraître mou. Des bagues ornaient ses doigts velus, des bracelets étaient passés à ses poignets robustes, à demi cachés par des dentelles souillées de tabac à priser. Ses petits yeux noirs, encadrant un nez en bec d’aigle sous un front pentu, scrutaient toutes choses avec

l'intensité d'un laser. Il continua de bourrer sa pipe et attendit d'avoir aspiré deux ou trois bonnes bouffées avant de prendre la parole.

« Alors », gronda-t-il de sa voix de basse, avec un accent aussi épais que sa personne. « Vous vous exprimez au nom de la totalité de votre immonde syndicat, j'espère. Y compris les femmes parmi vous ? Je n'ai jamais compris pourquoi elles se targuaient d'appartenir à une fraternité. » Sa moustache cirée et son long bouc frémissaient au-dessus de son splendide gilet brodé. En dessous, il ne portait qu'un sarong, qui laissait voir des mollets à forte stature et de grands pieds nus.

Torres maîtrisa son tempérament. « Oui, messire. De façon privée et informelle, bien sûr... pour le moment. J'ai l'honneur de représenter tous les membres du Commonwealth, et les loges extérieures au système solaire nous ont assurés de leur solidarité. Nous supposons que vous agissez en tant que porte-parole des maîtres marchands de la Ligue.

– De façon subliminaire. Je transformisterai vos exigences à mes associés, du moins ceux d'entre eux qui ne se planquent pas dans leur bureau ou dans leur harem. Asseyez-vous. »

Torres ne laissa pas à son siège la chance de s'adapter à ses formes. Perché sur le rebord, il reprit d'un ton sec : « La question est très simple. Le scrutin est clos et le résultat ne vous surprendra pas. Nous n'appelons pas à la grève, comprenez-le bien. Mais, quoi que disent les contrats, nous refusons d'envoyer nos astronefs dans le Kossaluth de Borthu tant que cette menace n'aura pas été éliminée. Toute entreprise qui tentera de nous obliger à respecter nos engagements fera l'objet d'un boycott. Le but de cet entretien, libre sieur van Rijn, est d'éclaircir notre position sur ce point et d'obtenir l'accord de la Ligue, en évitant que la rumeur publique ne cause un conflit d'envergure.

– Cornediable ! vous êtes partis pour vous couper la gorge avec un couteau à beurre, dans la lenteur et la volupté. » Le négociant avait adopté un ton étrangement douxereux. « Ne parlons pas des pertes en primes et en commissions. Non, mais si le secteur d'Antarès cesse d'être approvisionné, il cesse de savourer la cannelle et le bon vieux gin anglais. Et d'autres entreprises que la mienne n'apprécieront guère de perdre ces marchés. Supposons que Jo-Boy Technical cesse d'envoyer des scientifiques et des ingénieurs, les colonies seront obligées de former les leurs. Par les putes vérolées de l'enfer ! Dans quelques années, il n'y aura plus de marchés sur ces planètes ! Vous allez tout perdre, et moi aussi, et nous tous aussi !

– La réponse est évidente, messire. Il faut contourner le Kossaluth. Certes, cela nous obligera à traverser des régions plus dangereuses sur le plan astronomique, à moins que nous n'allions encore plus loin. Cela dit, les frères et les sœurs accepteront l'une ou l'autre des deux solutions.

– Hein ? » Van Rijn réussit à émettre un hurlement en voix de basse. « Est-ce que vous souffrez de rétroaction péristaltique ? Doubler ou quadrupler la longueur du trajet ! Ça propulserait dans la stratosphère les salaires, la dépréciation du capital, les primes d'assurance et les bonus accordés aux survivants ! Et ça réduirait de moitié ou du quart les livraisons annuelles ! De quoi nous ruiner ! Autant renoncer tout de suite à Antarès ! »

Le trajet était déjà coûteux, Torres le savait. Il ne savait pas si les compagnies pouvaient se permettre un surcoût ; leurs registres comptables étaient ultrascrets. Après avoir attendu que son interlocuteur se calme, il reprit d'une voix patiente :

« Cela fait deux ans que les Borthudiens ont entamé leur racket, vous le savez. Aucune de nos tentatives n'a réussi à y mettre un terme. Nous n'avons pas pour autant cédé à la panique. Si cela n'avait dépendu que des frères et des sœurs concernés, nous aurions tout de suite voté pour éviter ce trou à rats. Mais les maîtres de loge se sont retenus, dans l'espoir que l'on parviendrait à une solution. Apparemment, cela n'est pas possible.

– Écoutez, insista van Rijn. Je n'aime pas ça, pas plus que vous. Et peut-être beaucoup moins. Les seules pertes qu'a subies mon entreprise me feraient pleurer toute la morve de mon corps. Mais on peut le supporter. Il s'en faut d'un poil, mais on le peut. Réfléchissez. Quinze pour cent de nos astronefs se font arraisonner. On en perdrait davantage s'ils passaient par les Brumes de Gamma ou par les Champs de pierre. Et les membres d'équipage ne seraient pas des prisonniers qu'on peut toujours espérer libérer. Non, ils seraient plus ou moins morts. Quant à cette idée de faire un détour encore plus long dans un espace bien pépère, eh bien, le risque serait nul mais les bénéfices carrément négatifs. Même si votre fraternité acceptait une réduction drastique de vos salaires exorbitaux, considérez l'immobilisation qu'entraînent paradoxalement des trajets aussi longs. On a d'autres lignes à exploiter, vous savez. »

C'était plus que n'en pouvait supporter le tempérament de Torres. « Prenez vos sordides calculs financiers et tirez la chasse ! Essayez de considérer le coût humain, pour une fois. Nous sommes prêts à affronter des essaims de météoroïdes, des infrasoieils, des planètes vagabondes, des trous noirs, des émissions radioactives, des indigènes hostiles... mais avez-vous jamais rencontré un homme au cerveau subjugué ? Moi, oui. C'est ce qui m'a décidé, c'est ce qui m'a poussé à convaincre la Fraternité de passer à l'action. Je ne veux pas subir un tel sort, pas plus que je ne veux l'infliger à l'un de mes frères. Pourquoi vous ne prendriez pas le commandement de nos astronefs, vous et vos amis financiers ?

– Ho-oh », murmura van Rijn. Loin de paraître insulté, il se pencha au-dessus de son bureau, prenant appui sur ses avant-bras. « Racontez-moi ça, hein ? »

Torres se força à reprendre la parole. « C'est arrivé sur Arkan III — dans les marches du Kossaluth, une planète autonome, vous devez connaître. On avait débarqué avec une cargaison de thé. Un de leurs astronefs était à quai, et soyez sûr qu'on ne sortait qu'en groupe et bien armés, prêts à descendre le premier Borthudien qui se prendrait pour un sergent recruteur. Ou n'importe lequel de ses congénères, d'ailleurs ; mais ils restaient entre eux. Au lieu de quoi, c'est lui qu'on a croisé, cet homme qu'ils avaient subjugué et qui effectuait une démarche quelconque. Je lui ai parlé. Avec mes astros, on a même essayé de le capturer pour le ramener sur Terre, afin d'annuler les effets de cette saloperie électronique sur sa cervelle. Il nous a résisté et il a réussi à fuir. Bon Dieu ! Enchaîné et les fers aux pieds, il aurait été plus libre. Et je sentais qu'il voulait s'en sortir, qu'il hurlait au fond de son crâne, mais il ne pouvait rien contre son conditionnement... *et il ne pouvait pas non plus se réfugier dans la folie...* »

Torres s'aperçut que van Rijn s'était levé et lui tendait une bouteille. « Tenez, buvez donc un bon coup », dit le négociant. L'alcool lui embrasa les entrailles. « Moi aussi, j'ai vu un homme conditionné, dans le temps, à l'époque où je roulais ma bosse. Un crétin de prince indigène avait fait de lui son esclave, afin d'avoir un expert technique sous la main une fois rentré chez lui. Mais nous, on a réussi à le capturer pour le ramener à la maison afin qu'il soit traité. » Il retourna s'asseoir et ralluma sa pipe. « Mais d'abord, on est allés voir le chef mécanicien de l'astronef et on a bricolé un petit souvenir qu'on a largué sur le palais royal. » Gloussement. « La charge approchait les cinq kilotonnes.

– Si vous voulez monter une expédition punitive, messire, dit Torres d'une voix rauque, je vous garantie des équipages au grand complet.

– Non. » Les longues boucles noires de van Rijn frémirent comme il secouait la tête. « Vous savez bien que la Ligue n'a rien qui ressemble à une flotte de combat. L'ennui avec les astronefs marchands, c'est qu'ils ont un coût si élevé qu'on hésite à les sacrifier. C'est une chose que de faire usage de la force sur un tyranneau ambitieux commandant à toute une planète, c'en est une autre que de s'en prendre à une force interstellaire susceptible de vous foutre la pâtée. Les préparatifs d'une guerre contre Borthu, sans parler des hostilités proprement dites, amèneraient quantité d'entreprises de la Ligue au bord de la faillite.

– Mais si vous laissez faire de tels outrages, cela créera un précédent. Qui osera ensuite s'attaquer à vous ?

– *Ja*, la question se pose, en effet. Mais n’oublions pas le gouvernement du Commonwealth. Si nous autres, négociants, entreprenions une action d’envergure, même à bonne distance du système solaire, on nous reprocherait aussitôt notre “impérialisme”. Et nous aurions tout un tas de pépins, ici même, au cœur de la civilisation. On pourrait se faire traiter de pirates, vu qu’on n’est pas un gouvernement et qu’on n’a pas de politiciens ni de bureaucrates pour dire aux gens ce qu’ils doivent faire. Peut-être que Sol irait jusqu’à intervenir contre nous au nom du Kossaluth, qui ne fait que... “exercer sa souveraineté à l’intérieur de sa sphère d’influence légitime”. Vous avez sans doute remarqué que les diplomates terriens ne se sont pas décarcassés pour convaincre Borthu de mettre un terme à ses exactions. En fait, je peux vous le dire, nombre de politiciens sont d’humeur guillerette de voir ainsi contrariées les ambitions des immondes profiteurs que nous sommes. »

Torres s’agita sur son siège. « Oui, bien sûr, je suis aussi écœuré que vous par les réactions officielles, ou plutôt l’absence de réactions officielles. Mais la Ligue ? Je veux dire, ses leaders ont dû prendre des mesures, sans aller jusqu’à envisager une guerre ouverte. Je suppose que ces mesures n’ont rien donné.

– Prenez ça pour vous, mon garçon, et gardez-le, parce que je n’en veux pas, pour sûr. *Ja*. C’est exact. Les Borthudiens se rient de nos manœuvres, vu qu’ils savent que nous sommes coincés. Promesses d’accords commerciaux, menaces de sanctions économiques, rien n’y fait ; commercer avec nous ne les intéresse pas, point. En vérité, ils espèrent que nous éviterons leur territoire, comme vous envisagez de le faire. Etouffer dans l’œuf toute influence étrangère arrange leurs dirigeants... Des pots-de-vin ? Comment soudoyer une créature occupant un haut rang dans une civilisation, une espèce, aussi étrangère que la leur ? Un assassinat ? *Ach*, nous avons déjà sacrifié en vain plusieurs experts en la matière, j’en ai peur. » Van Rijn passa les deux minutes suivantes à égrener une litanie de jurons sans se répéter une seule fois. « Et ils restent là à nous narguer, ces gros culs âpres au gain, qui nous bloquent la route d’Antarès et de sa région ! C’est tout bonnement inadmissible ! »

Puis, d’une voix plus posée : « Votre ultimatum va forcer la décision. Et à propos de décision, c’est l’heure de savourer une bière bien fraîche. Je ne vais pas tarder à organiser une séance de remue-méninges avec quelques cervelles bien faites pour voir ce qui suintera d’elles. Peut-être qu’on arrivera à inventer quelque chose. Allez dire à vos équipages de se tenir prêts à appareiller pendant quelque temps, *nie* ? Et maintenant, voulez-vous m’accompagner au bar ?... Non ? Eh bien, bonne soirée, capitaine — si possible. »

*

C'est un truisme de dire que la structure d'une société est déterminée par sa technologie. Il ne s'agit certes pas d'une vérité absolue — on peut trouver des cultures fort différentes reposant sur des outils identiques —, mais ce sont ces outils qui définissent le champ des possibles ; pour développer le commerce interstellaire, il est nécessaire d'avoir des astronefs. Une espèce limitée à une seule planète, détentrice d'un savoir élevé en matière de mécanique mais dont les ressources industrielles, accaparées par les conflits, exigent des investissements importants, tendra inévitablement vers le collectivisme, quel que soit le nom qu'on lui donne. La libre entreprise exige davantage d'espace.

L'automatisation et les ressources minérales du système solaire avaient diminué les coûts de fabrication de la plupart des biens matériels. Le prix de l'énergie avait chuté quand on avait pu produire des petites unités de fusion bon marché et simples à utiliser. La gravitique avait permis le développement de l'hyperpropulsion, qui avait ouvert toute une galaxie à l'exploitation. Et le genre humain avait disposé du même coup d'une soupape de sécurité. Un citoyen se considérant comme opprimé par son gouvernement pouvait émigrer si ça lui chantait — on appela cela la Rupture — et semer sur plusieurs planètes les graines de la liberté. L'influence des mondes ainsi fondés réduisit l'empire de la planète mère.

Les distances interstellaires étant ce qu'elles sont, et les espèces intelligentes ayant des concepts fort différents de la culture, il était impossible de forger une union politique à partir de ces colonies. Ce qui ne voulait pas dire que les conflits armés étaient légion ; abstraction faite des risques d'annihilation, rares étaient les sociétés animées d'intentions belliqueuses. Une espèce ne devient intelligente qu'en acquérant une bonne dose de brutalité, de sorte que tout n'était pas douceur et fraternité. Néanmoins, les divers équilibres de pouvoir demeurèrent plus ou moins stables. Et la demande d'échanges commerciaux ne cessa de croître. Non seulement les colonies exigeaient de jouir du confort de la planète mère, mais celle-ci raffolait des produits coloniaux, et les civilisations extraterrestres avaient quantité de produits à partager. En règle générale, il était moins coûteux d'importer ceux-ci que de créer sur place des industries produisant des succédanés et des copies synthétiques.

Dans de telles conditions, on ne pouvait que s'attendre à l'émergence d'un capitalisme exubérant. Dont les tenants seraient forcément amenés à forger des alliances et à négocier des sphères d'influence. Les entreprises les plus puissantes étaient certes en concurrence, mais les magnats qui les dirigeaient avaient la sagesse nécessaire pour comprendre qu'ils partageaient le besoin de coopérer dans

le cadre de nombre de leurs activités, de régler les conflits survenant entre eux et de présenter un front uni face aux exigences de l'État — quel qu'il soit.

Un gouvernement ne pouvait espérer au mieux que régner sur quelques systèmes stellaires ; il lui était difficile de contrôler ses marchands cosmopolites. L'un après l'autre, succombant à la corruption, à la coercition ou au désespoir, ils renoncèrent à la lutte.

L'égoïsme est une puissante pulsion. Les gouvernements, qui prêchaient tous l'altruisme, demeurèrent divisés. La Ligue polesotechnique devint une sorte de super-gouvernement, dont l'influence s'étendait de Canopus à Deneb, et qui comptait parmi ses membres et ses employés des représentants d'un bon millier d'espèces. C'était une société horizontale, qui faisait fi des frontières politiques et culturelles. Elle déterminait sa propre politique, signait ses propres traités, établissait ses propres comptoirs, livrait ses propres batailles... et, pour un temps, tout affairée à traire la Voie lactée, elle œuvra plus que toute autre institution à construire une civilisation authentiquement universelle et à imposer une *pax* bien plus solide que n'en imposèrent tous les diplomates de l'Histoire connue.

Toutefois, cela n'alla pas sans mal.

Parmi les demeures que possédait Nicholas van Rijn, il y en avait une au sommet du Kilimandjaro, bâtie au milieu des neiges éternelles. C'était un lieu facile à défendre, entre autres qualités, et idéal pour les réunions.

Son aéro filait dans une nuit piquetée d'étoiles acérées, pointé vers de hautes tourelles et des lueurs étincelantes. En scrutant le firmament, il reconnut le Scorpion. Antarès lui envoya un éclat rouge de promesses. Il leva un poing menaçant vers les soleils invisibles qui l'en séparaient. « Ah ! grommela-t-il. On mène la vie dure à ce pauvre van Rijn. Tout le secteur du Sagittaire attend de s'ouvrir et tu nous fais obstacle. Cornediable, tout ça va te coûter du blé, de la tripe et du hareng ! »

Il repensa au bon vieux temps où il pilotait un astronef dans ces espaces inexplorés, marchandait dans d'étranges cités ou des paysages plus étranges encore, sous des cieux qui n'étaient pas bleus et qu'agitaient des vents vénéneux, en quête de trésors que la Terre n'avait pas encore imaginés. L'espace d'un instant, il fut taraudé par le regret. Cela faisait belle lurette qu'il n'avait pas voyagé plus loin que la Lune... pauvre vieillard guetté par l'obésité, enchaîné à sa planète et critiqué dès qu'il gagnait un crédit en toute honnêteté. La route d'Antarès était plus importante qu'il n'osait le dire en public. S'il la perdait, il perdait toute chance de conquérir les territoires qu'elle ouvrait, de fonder des

entreprises par-delà le Kossaluth. L'expansion ou la mort, c'est la seule alternative, et l'appartenance à la Ligue ne garantit pas votre salut. Certes, il pouvait toujours prendre sa retraite, mais à quoi pourrait-il alors consacrer son énergie ?

L'aéro atterrit. Ses domestiques, en livrée et bien armés, accoururent pour l'escorter. Un air d'une fraîcheur agréable lui dégrassa les poumons, il resserra autour de lui sa cape en peau d'onthar phosphorescente et s'engagea sur l'allée gravillonnée menant à la maison. Une nouvelle soubrette se tenait devant la porte, plutôt mignonne et toute pimpante. Il lui lança sa casquette à plume et envisagea de lui faire une proposition, mais le valet l'informa que ses invités étaient arrivés. Il prit place sur un siège, plus pour marquer le coup que parce qu'il était fatigué, lui dit : « Salle de réunion », et fila dans des couloirs lambrissés de bois provenant d'une douzaine de planètes. Un doux arôme d'attar et un quintette de Mozart agrémentaient l'ambiance.

Quatre de ses collègues étaient assis autour de la table, chacun avec son datacom devant lui. Kraaknach, de la Compagnie de transport martienne, fusillait de ses yeux jaunes le Frans Hals accroché au mur. Firmage, d'Ingénierie nord-américaine, tirait sur son cigare pour manifester son impatience. Mjambo, le propriétaire de Jo-Boy Technical Services, parlait à son téléphone-bracelet mais s'interrompit en voyant arriver le maître des lieux. Gornas-Kiew se trouvait sur Terre et était autorisé à parler au nom du conglomérat centaurien ; « il » était tapi dans sa coquille, et seules ses délicates antennes se mouvaient.

Van Rijn laissa choir sa masse dans un fauteuil en tête de table. Des domestiques apparurent, porteurs de rafraîchissements et d'amuse-gueules choisis en fonction des invités. Il avala une portion homérique de son sandwich limbourg-oignons et jeta un regard interrogateur à ses compagnons.

Le visage de Kraaknach, gueule de hibou dans son scaphandre, se tourna vers lui. « Eh bien, libre sieur qui nous recevez, siffla-coassa-t-il, nous nous retrouvons pour parler de ce *hrokna* borthudien. Les astronautes ont-ils émis les revendications prévues ?

– *Ja.* » Van Rijn sélectionna un cigare et le fit rouler entre ses doigts. « De désespérée qu'elle était, la situation est devenue grave. Ils refusent d'envoyer des astronefs dans le Kossaluth, sauf s'il s'agit de se battre, tant que ces pirates continueront de sévir.

– Je suppose qu'il est infaisable de larguer quelques gigatonnes de têtes chercheuses sur la planète mère des Borthudiens ? » demanda Mjambo.

Van Rijn tirailla sur sa barbiche. « Enfer et damnation ! » Il se réfréna. Après tout, s'il avait invité ces sophontes chez lui, c'était